

Le lien social dans le modèle
de l'individualisme privé

De chair et d'os

Collection Questions Contemporaines
dirigée par J.P. Chagnollaud, A. Forest, P. Muller,
B. Péquignot et D. Rolland

Chômage, exclusion, globalisation... Jamais les « questions contemporaines » n'ont été aussi nombreuses et aussi complexes à appréhender. Le pari de la collection « Questions contemporaines » est d'offrir un espace de réflexion et de débat à tous ceux, chercheurs, militants ou praticiens, qui osent penser autrement, exprimer des idées neuves et ouvrir de nouvelles pistes à la réflexion collective.

Dernières parutions

Edwidge KHAZNADAR, *Le Féminin à la française*, 2002.

Lydie GARREAU, *L'amour conjugal sous le joug : quelques faits et discours moraux sur la vie intime des français (1880-1956)*, tome 1, 2002.

Lydie GARREAU, *Une reconnaissance progressive du plaisir sexuel (1956-2000)*, tome 2, 2002.

Jacques PEZEU-MASSABUAU, *Du confort au bien-être*, 2002.

Guillaume HUBLLOT et Eric LAFOND, *11 septembre 2001 : un tournant pour la politique étrangère occidentale ?*, 2002.

Promouvoir les Services Publics, *Services publics : le livre noir des privatisations*, 2002.

Françoise D'EAUBONNE, *L'homme de demain a-t-il un futur ?*, 2002.

Points CARDINAUX, *Manifeste pour l'égalité*, 2002.

Michel VERRET, *Sur une Europe intérieure...*, 2002.

J.C. BARBIER and E. VAN ZYL (eds), *Globalisation and the world of work*, 2002.

Nicole PÉRUISSET-FACHE, *Professeures, l'État c'est vous !*, 2002.

Bernard ROUX, *Le département évanoui ?*, 2002.

Emile USANNAZ, *La refondation du lien social*, 2002.

Joachim de DREUX-BRÉZÉ, *Concilier l'homme et le pouvoir, avec Bertrand de Jouvenel, Simone Weil et Henri Laborit*, 2002.

Jean-Luc BEQUIGNON, *Psychologues à la Protection Judiciaire de la Jeunesse*, 2002.

JEAN-FRANÇOIS VENNE

Le lien social dans le modèle
de l'individualisme privé

De chair et d'os

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris – France

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest – Hongrie

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino – Italie

À mon père, ma mère et mon frère

SOMMAIRE

INTRODUCTION	11
Identité postmoderne et dépolitisation du rapport de la personne au social	14
Une postmodernité multiple	19
Retour sur soi, rapport à l'Autre et indifférence	28
CHAPITRE I: Une nouvelle présence au monde : temps et tragique	47
La temporalité comme cycle : une négation du temps	50
L'introduction de la linéarité temporelle	55
Modernité et temps linéaire long	62
Postmodernité et temps linéaire court	74
CHAPITRE II : Individualisme universaliste et individualisme privé	105
Individualismes : finalité universelle et finalité particulière	108
Individualismes et communauté	117
Individualismes, égalitarisme et rapport à soi	129
CONCLUSION	151
BIBLIOGRAPHIE	177

INTRODUCTION

Il semble que nous vivions présentement un moment de redéfinition des paramètres de l'identité personnelle. Celle-ci se voit confrontée à de nouveaux modèles dont l'apparition est rendue possible, voire provoquée, par de nombreux changements dans l'ensemble de notre environnement socioculturel et matériel. Ce problème est souvent posé dans des termes de dépassement des modèles de la modernité, comme si l'apparition de nouvelles possibilités rendaient aussitôt caduques les modes de définition de l'identité qui sont considérés modernes, un peu de la même façon que l'on considère généralement l'avènement de ceux-ci comme ayant détruit les modèles identitaires traditionnels. Il est pourtant possible, et fort intéressant, de considérer le problème sous un angle différent.

De toute évidence, les processus identitaires de la modernité continuent d'occuper beaucoup de place à notre époque, mais ils sont bousculés par l'apparition de processus identitaires fort

différents et en quelque sorte concurrents¹, que nous désignerons ici sous le vocable de *postmodernes*², davantage dans le but de les distinguer des modèles antérieurs que dans celui de les qualifier eux-mêmes. Il s'agit donc plutôt, pour l'instant du moins, de cohabitation des différents modèles que d'une succession³. Du moins, la question reste ouverte à savoir si ce à quoi nous assistons présentement s'avère l'amorce d'un changement drastique, d'un dépassement violent de la modernité, ou plutôt une période de flottement, de repositionnement au sein de celle-ci. L'intérêt de travailler cette question dans une logique de comparaison, voire de confrontation, entre les visions moderne et postmoderne ne tient donc pas à une fausse nécessité de déterminer si l'une ou l'autre domine ou devrait dominer, ni de savoir si nous vivons véritablement un dépassement de la modernité, mais plutôt au fait que cela nous permet d'examiner différentes approches qui font chacune ressortir certains traits particuliers du monde contemporain.

Si, de prime abord, cette question de l'identité semblait plutôt ressortir du domaine de l'individuel, du personnel, il faut bien se rendre compte à quel point elle se pose de plus en plus drastiquement dans le domaine du politique. D'ailleurs, ce n'est pas un des plus simples aspects de ce mémoire que de tenter de cerner l'importance qu'il convient d'accorder aux nouveaux processus identitaires et à l'impact qu'ils ont ou qu'ils risquent d'avoir dans un avenir rapproché sur la sphère politique. À ce titre, il faut garder à l'esprit que dans tout processus de définition de l'identité vient un moment où se pose crûment la question du rapport au social. Depuis que cette question se pose, différentes réponses ont été privilégiées, qui se positionnaient en général sur un axe compris entre une

conception *holiste* du monde et, depuis quelques siècles, une position davantage *individualiste*.

Cette question de la conception du rapport entre la personne⁴ et le social dans le processus de définition de l'identité est celle qui sera examinée ici, en ce que les différentes réponses que l'on peut apporter à celle-ci tendent toutes à attribuer une valeur à l'un et à l'autre et surtout, à l'un *par rapport* à l'autre, ce qui peut paraître comme le problème fondamental du politique. Basée en majeure partie sur des textes d'auteurs qui sont qualifiés ou qui se qualifient eux-mêmes de postmodernes, la réflexion qui s'amorce souhaite par ailleurs approcher ce problème par le biais d'un élément qui est en général ignoré dans les débats entre modernes et postmodernes, soit celui du rapport de l'être au temps et des répercussions de celui-ci sur le rapport au politique.

En effet, il semble qu'il soit possible d'établir un lien entre le rapport au temps, le rapport au social et le rapport au politique. Ce lien s'inscrit sur l'axe holisme/individualisme évoqué plus haut. Dans un rapport plus holiste avec la temporalité, la vie de la personne s'inscrirait, au plan temporel, dans la pérennité du social. A ce titre, l'action politique et l'implication sociale en général s'avèrent la contribution, essentielle et obligée, de la personne à un social qui le dépasse et surtout le prolonge. À cela vient s'opposer un rapport plus individualiste au temps. S'érigeant, dans un lent processus d'individuation qui se fait forcément au détriment de l'importance accordée à la société, en élément primordial de la vie, l'individu a de plus en plus tendance à ne considérer que le seul temps qui est compris entre le moment de sa naissance et celui de sa mort. Il s'agit d'en profiter au maximum. Devant un tel retournement, l'implication

sociale et/ou politique risque de perdre de son attrait puisqu'elle mise en général sur le moyen et long terme pour produire des résultats.

On pourrait certes objecter à cela que l'individualisme prend justement de la force dans la modernité, qui pourtant met à l'avant-plan la nécessité d'une action politique cohérente et engagée. Mais s'agit-il du même individualisme que celui qui est de plus en plus souligné, voire dénoncé, de nos jours par différents penseurs? Il semble que l'on puisse sans peine considérer l'individualisme moderne comme un individualisme politique, revendicateur et assis sur des valeurs universalisantes, alors qu'un certain individualisme contemporain (ou postmoderne, si l'on veut) semble se présenter sous un jour davantage psychologique et délaissier la logique d'implication sociale et d'émancipation qui le précédait.

Identité postmoderne et dépolitisation du rapport de la personne au social

Les auteurs postmodernes nous parlent souvent d'une *personne*⁵, plutôt que d'un sujet. Cela n'est pas innocent, bien entendu, et représente pour eux l'expression même de ce qui change dans ce qu'ils conçoivent comme le passage de la modernité à la postmodernité. Il est étonnant d'ailleurs de constater que si certains d'entre eux divergent d'opinion sur des éléments fondamentaux de la constitution de l'identité postmoderne, notamment en ce qui concerne l'individualisme, ils s'entendent tous pour souligner, avec appréhension ou au contraire avec une certaine légèreté, que l'élément central de celle-ci se révèle en bout de ligne un retour sur le privé, considéré soit comme un retour directement sur soi (Lipovetsky, Baudrillard, Rorty) ou à

tout le moins un retour vers la communauté locale (Maffesoli, Jeffrey) .

Ce retour vers soi est bien décrit par Lipovetsky comme l'inauguration d'un nouveau mode identitaire dans lequel l'altérité est représentée non plus par les autres, qui nous indiffèrent plus ou moins, mais plutôt par soi-même, nouvel étranger qui ne cesse de nous étonner en se révélant sans cesse sous de nouveaux jours. Même chez les plus optimistes (on pense ici à Maffesoli et Jeffrey qui clament en chœur la fin de l'individualisme), on souligne que le rapport à l'autre est devenu radicalement spontané, qu'il ne dure que le temps d'une expérience existentielle « fusionnelle ». Il est devenu partage de pulsion de vie, des émotions, des expériences, mais il n'est plus désir de construire quelque chose de solide sur le long terme, puisque les bases mêmes d'un tel édifice ne se trouveraient plus en nous et que ce long terme, justement, mènerait nécessairement à la collision des désirs, à la rupture, à l'émasculatation des uns au profit des autres ou encore, et selon plusieurs c'est là la pire des options, à l'aplanissement de ces désirs, à l'harnachement des volontés.

La perspective de l'engagement à long terme semble d'ailleurs effrayer la personne postmoderne au point où l'on peut se demander si celle-ci n'est pas tombée tout droit d'un essai de Schopenhauer. On se remémorera sans peine la conception que celui-ci se faisait du rapport de l'homme au temps comme conduisant nécessairement à la conclusion de la vacuité de toute lutte, de tout effort :

« the 'perishability of all things existing in time' is that which ought to make clear to us the vanity and

uselessness of all striving. One might, Schopenhauer admits, draw the conclusion from this that the proper approach to life is to live in the moment and enjoy it. 'But you could just as well call this mode of life the greatest *folly*: for that which in a moment ceases to exist, which vanishes as completely as a dream, cannot be worth any serious effort' (Dienstag, 1999, p. 80-81).»

Il semble que la modernité n'ait pu offrir comme réponse à cette constatation féroce que la possibilité de se prolonger dans l'Autre, c'est-à-dire, à moyen terme, par sa progéniture et à plus long terme, par la perpétuation de sa société. Ne pourrait-on pas voir, en quelque sorte, dans le repli sur soi caractéristique aux postmodernes, l'abrogation de cette réponse, au profit d'une autre, plus ludique, qui propose de se laisser brûler par le temps, d'exploiter au maximum et pour soi seul l'espace-temps qui nous est alloué? Il faudra y revenir, bien entendu, mais il s'agit pour l'instant de comprendre l'importance d'un aspect trop peu discuté de la logique identitaire postmoderne, c'est-à-dire un certain glissement dans le rapport au temps.

Revenons pour l'instant à notre personne postmoderne. Celle-ci rechercherait donc, s'il faut se fier à ceux qui la décrivent, une identité plus flexible qui lui permettrait de s'adapter avec aisance à diverses situations, de façon à profiter au maximum de chaque opportunité, ou du moins de ne pas se mettre en situation d'être lésée. La personne, qui auparavant souhaitait plus que tout se construire un moi solide, ancré sur des valeurs universelles, celle-là même qui souhaitait projeter ce moi sur le monde afin de façonner ce dernier à son image, semble maintenant, au contraire, souhaiter s'ouvrir sur le monde,

s'ouvrir béatement, à l'extrême et laisser entrer celui-ci en elle, de façon à ce qu'il vienne la modeler de l'intérieur.

Il semble, dans la littérature postmoderne, que l'on doive, si l'on souhaite trouver un symbole pour le XXI^e siècle qui s'amorce, se tourner vers la figure du Masque. Il est entendu ici par « masque » un processus identitaire radicalement assoupli qui s'ouvre à la possibilité de l'indéfini, de l'indéterminé, de l'imparfait. Centrée davantage sur le particulier, doté d'un cadre de référence fluctuant, la personne semble, dans cette optique, prendre ses distances avec toute injonction d'authenticité, de vérité à soi-même (puisqu'il n'y a plus de soi-même certain envers lequel être vrai), de dévouement aux dogmes. Au contraire, elle souhaite, semble-t-il, se donner la possibilité de jouer sur plusieurs tableaux, multipliant ainsi à satiété son nombre d'expériences existentielles et surtout les différentes manières de les vivre, d'habiter diverses scènes, divers moments, divers personnages. Des personnages dont la question de l'authenticité ne se pose pas, puisqu'il y a toujours quelqu'un là, non pas *derrière* le masque, mais *habitant le masque*, quelqu'un d'imparfait, d'indéfini, qui est la vie du masque.

Il faut toutefois admettre maintenant, et tout le problème est là, que cette personne s'avère bien difficile à recadrer dans la sphère politique. En fait, elle semble justement avoir comme but premier d'échapper à l'impératif politique. Que ce soit chez Lipovetsky, qui se réjouit du fait que l'individu n'offre plus prise aux extrêmes politiques (Lipovetsky, 1996, p. 64); chez Maffesoli, qui décrit avec enthousiasme comment la personne, plutôt que combattre, préfère désormais ruser avec le système (Maffesoli, 1991); ou encore chez Lyotard, qui paralyse en deux phrases le dispositif moderne du politique⁶ en soulignant qu'il

n'y a rien qui vienne justifier rationnellement une action politique (Lyotard, Thébaud, 1979), tout est mis en place pour réduire l'importance et la pertinence du politique, voire sa possibilité même. Or, comment imaginer (et peut-on imaginer) une relation entre la personne et le social qui ne soit plus médiée primordialement par le jeu du politique? Y a-t-il moyen, dans une telle perspective, d'éviter les dangers⁷ que soulèvent, souvent de façon fort pertinente, les adversaires ou les critiques de la postmodernité? C'est tout cet aspect qu'il convient d'observer de plus près.

Lyotard nous dit : « la question du lien social, quand elle est posée en termes politiques, l'a toujours été sous la forme d'une possible interruption du lien social, comme un risque de rupture du lien social... » (Lyotard et Thébaud, 1979, p. 187). C'est bien sous cet angle qu'il faut comprendre l'âpreté de la réaction qu'a suscitée l'émergence de la pensée postmoderne et donc, conséquemment, de celui qui incarnerait cette pensée, dans la sphère de la théorie politique. Cette personne du renoncement au politique vient, de l'avis de plusieurs, menacer les fondements mêmes de la société démocratique. Il importe de faire un retour sur les principales caractéristiques de cette pensée, afin de mieux comprendre où s'enracine cette crainte. Les visions de la postmodernité étant fort diverses, il ne faut pas voir dans ce qui suit une tentative d'épuiser toutes les possibilités, toutes les façons de comprendre cette position, mais plutôt de dresser un schéma des différents points de vue qu'il est possible d'adopter à partir de cette notion, que l'on soit pour ou contre.

Une postmodernité multiple

De façon à rendre cette esquisse un peu plus compréhensible, trois principales approches de la notion de postmodernité seront présentées ici, approches qui ont été retenues non seulement en raison de leur valeur théorique, mais aussi par le simple fait de la fréquence à laquelle elles reviennent dans le débat. Il y a donc en premier lieu, initiée par Jean-François Lyotard, la vague de ceux qui considèrent la postmodernité comme une rupture assez radicale avec la modernité. Des penseurs aussi hétérogènes que Lyotard, Maffesoli et Baudrillard partagent en effet la conviction que l'ère postmoderne représente une nouvelle époque, un moment historique en soi, si différent de la modernité que l'on ne saurait en aucun cas l'y réduire.

Dans *La condition postmoderne*, Lyotard exprime l'idée que la prétention à la vérité de la science moderne forçait celle-ci à produire, par le biais de la philosophie, un discours d'autolégitimation qui devenait, en grande partie, le récit fondateur du lien social de la modernité (Lyotard, 1979). Or, ce procédé métanarratif, ébranlé par la désaffection généralisée envers les métarécits qu'il produisait, s'est usé, jusqu'à sombrer dans la désuétude. Lyotard s'efforcera donc, dans cet ouvrage qui porte d'abord et avant tout sur le statut du savoir dans les sociétés contemporaines occidentales, de désigner une nouvelle forme de légitimation du savoir scientifique, qui viendrait par le fait même relégitimer le lien social.

Le nœud du problème que pose la postmodernité réside dans la constatation que le discours philosophique, noyau dur de la modernité autour duquel s'articulent les formes « acceptables »

de justice et de vérité, se délitime de lui-même par suite d'une triple pression de la crise de la métaphysique*, de l'effet des sciences elles-mêmes (qui touchent la recherche scientifique aussi bien que la transmission des connaissances) et de la crise de l'institution universitaire. À ce niveau, et contrairement à l'impression que peuvent donner certains d'entre eux, le rôle du chercheur postmoderne ne serait pas d'exalter le désenchantement qui suit cette perte de légitimité, mais plutôt d'en rechercher ou d'en reconstruire une nouvelle qui ne reposerait pas sur les métanarratifs, ainsi que de disjoindre le savoir d'avec le pouvoir, permettant par le fait même que ce savoir « raffine notre sensibilité aux différences et renforce notre capacité de supporter l'incommensurable » (Lyotard, 1979, p. 9). Pour y arriver, il serait nécessaire de dépasser l'opposition moderne entre le modèle du *tout fonctionnel* (ex.: fonctionnalisme) et celui du *dualisme d'opposition* (ex.: marxisme), pour plutôt utiliser la notion de « jeux de langages »⁹ qui permet de considérer la société comme un immense réseau de communication dans lequel chacun d'entre nous occupe différents postes (pas toujours le même) « par lesquels passent des messages de nature diverse » (Lyotard, 1979, p. 31). Dans ce réseau, chacun étant doté d'un minimum de pouvoir par rapport aux autres locuteurs, les relations interpersonnelles, privées des centres importants (État, partis, institutions, etc) ou les délaissant, se repositionnent les uns par rapport aux autres.

Michel Maffesoli propose un point de vue qui vient s'ancrer à celui de Lyotard, notamment par cette constatation d'un passage d'une certaine unicité à une ouverture et une pluralité, ainsi que par cette habitude, déjà bien acquise, de parler de la modernité au passé. Selon lui, la modernité était dominée par une tendance

à l'homogénéité dans les domaines politique (État-nation; domination de l'universel sur le particulier, etc), social (glissement d'une solidarité organique à une solidarité mécanique; règne du « devoir-être », etc) et idéologique (homogénéisation; domination des métarécits monistes et excluants, etc), tendance elle-même soutenue épistémologiquement par l'union des concepts d'Individu, d'Histoire et de Raison.

La postmodernité, qu'il définit à un certain moment comme étant : « la synergie de phénomènes archaïques et du développement technologique » (Maffesoli, 1998b, p. 15), introduirait des changements importants dans l'ensemble de ces secteurs. Ainsi, la sphère politique est marquée par un renversement de tendance en faveur du local, de l'hétérogénéité politique. Plutôt qu'un projet social, ce serait dorénavant un certain sentiment d'appartenance, de base non-rationnelle, qui unirait les gens d'un pays, d'une région, etc. Sur le plan social, les institutions modernes n'arrivant plus à répondre aux besoins de solidarité et de protection des gens céderaient peu à peu le terrain à un néo-tribalisme, provoquant ainsi l'émergence d'une nouvelle socialité basée sur l'ouverture et le pluralisme. Le terrain idéologique n'est pas épargné, loin de là. Toutefois, Maffesoli ne constate pas la fin des idéologies, comme le font tant d'autres penseurs, mais plutôt leur transfiguration et leur parcellisation en microrécits liés à différents groupes (tribus).

Bien entendu, de tels changements ne peuvent s'ériger sur la vieille fondation épistémologique de la modernité : « l'Individu, l'Histoire et la Raison laissent, peu ou prou, la place à la fusion affectuelle s'incarnant au présent autour d'images communielles » (Maffesoli, 1998b, p. 18). Plus concrètement,